**Avant la Négritude : phénomène de civilisation et variables historiques**

On appelle négritude le mouvement par lequel, au 20ème siècle, les écrivains noirs prennent la parole pour faire entendre leur voix spécifique : se différencier de la culture blanche, et, en même temps, revendiquer le respect de leur différence. On ne peut évoquer le phénomène de la négritude sans interroger d’abord l’histoire : quel sort a été au peuple noir pour que ce dernier se sente obliger d’imposer avec force son identité et sa dignité ? Il est certain qu’aujourd’hui chacun de nous reconnaît dans le phénomène de la traite négrière une injure intolérable, nécessaire à la source du mouvement. Mais ce n’est pas le seul phénomène de la traite, totalement éteint en 1831, qui peut expliquer la détermination du sursaut un siècle plus tard. La pratique de la traite s’accompagne d’une incidence indéniable sur l’image du noir, la représentation que l’on s’en fait est plus nuisible. La colonisation s’appuiera dessus et les blessures morales ne cesseront de se renouveler.

Claude Lévi –Strauss a écrit : « *il n’y a pas de peuple sans culture ».* Les noirs d’Afrique ont crée au cours des siècles des religions, des littératures et des arts tellement différents, qu’on les reconnaît entre toutes les autres civilisations de la terre. Cette civilisation africaine a marqué de façon indélébile les manières de penser, de sentir et d’agir des négro-africains ; qu’elle a forgé ce que **Delafosse** appelle **l’âme noir** dont **le style africain** est l’expression. Ce n’est pas une affaire de race. Ce n’est pas parce qu’il est noir que l’africain a telle manière de danser, de prier, d’aimer, de concevoir le travail, l’autorité, la justice ou la famille. L’africain est aujourd’hui encore différent des autres par ce qu’il hérite d’une civilisation différente et de laquelle il réapprend à être fier. En effet, on lui a menti en lui enseignant, pour mieux le dominer, qu’il n’avait qu’une civilisation inférieure, ou même pas de civilisation du tout.

Tous les ethnologues, ces spécialistes de l’étude des civilisations, sont d’accord aujourd’hui pour reconnaître que l’Afrique a inventé une civilisation qu’on ne trouve nulle part ailleurs, parfaitement intéressante, qu’il ne faut pas déduire de son retard technique, son infériorité dans les autres domaines : l’Afrique avant l’arrivée des blancs n’était absolument pas sous développée sur les plans artistique, littéraire, religieux, familial, juridique, moral, politique… à ce sujet Léo Frobenius, savant ethnologue allemand, écrit : « *l’idée du nègre barbare est une invention européenne ».*  Cette constante de la civilisation africaine et la psychologie particulière qui en résulte forment, donc, les bases de la négritude. C’est aussi à cette constante que pense L.S. Senghor dans la définition : « *la négritude est le patrimoine culturel, les valeurs et surtout l’esprit de la civilisation négro-africaine ».*

Seulement voilà l’harmonie de ces cultures (assez solides pour permettre à l’homme noir de vivre et d’être heureux malgré un très faible essor technique va être détruite par la véritable chasse à l’homme que les portugais inaugurèrent au 15ème siècle et qui dura pratiquement jusqu’en 1830-1870. la traite qui coûta au continent africain un minimum de cent millions d’hommes, désorganisa complètement les sociétés côtière et propagea ses désordres dans l’intérieur d’où on drainait les esclaves en caravanes vers les principaux marchés qui s’échelonnaient de la Guinée au Congo. L’exil de l’esclave dans les plantations d’Amérique, puis, à peine la traite terminée, la colonisation qui, de 1870 à 1960 s’étendit sur tout le territoire africain, les innombrables brimades dont les nègres du monde entier furent l’objet, que ce soit la ségrégation, l’assimilation, les lynches ou les travaux forcés, les préjugés raciaux ou les préjugés culturels vis-à-vis du monde noir qui dura plusieurs siècles, a nécessairement causé une série de traumatismes qui ont profondément altéré la négritude, et qui ont détruit l’équilibre même de l’homme des sociétés noirs.

Le psychiatre martiniquais Frantz Fanon a particulièrement bien analysé les troubles chez les noirs des Antilles :

\*Masques Blancs

\*complexe d’infériorité

\*la honte de sa couleur

\*la passivité

\*la paresse

\*l’imitation du blanc dans l’espoir de rassembler au maître.

\*la tentation de se blanchir même physiquement (en se poudrant, en s’enduisant de fards clairs, en se défrisant les cheveux) ou même biologiquement (chercher à épouser un européen pour avoir un enfant mulâtre).

\*l’abandon quasi général des coutumes et croyances africaines pour acquérir l’instruction, les religions, les habitudes et les objets européens.

Tous cela traduit à quel point les noirs ont été ébranlés dans leur confiance en eux même ; jusqu’à quel point ils ont essayé d’échapper à la négritude. L’esclavage et la colonisation ont failli réussir un **génocide culturel**. Il faut donc essayer de comprendre que les manifestations d’agressivité raciste contre les blancs au Congo ou en Amérique, la susceptibilité parfois maladive des africains récemment décolonisés, les cris de révolte et la condamnation globale de l’Europe, y compris de sa civilisation, comme une réaction normale, peut-être même nécessaire, une vraie **« *légitime défense*** » contre ce génocide ; c’est ce que J.P. Sartre appelle « ***la négation de la négation du nègre***».

J.P. Sartre ajoute : « *puisqu’on l’opprime dans sa race et à cause d’elle, c’est d’abord de sa race qu’il lui faut prendre conscience. Ceux qui durant des siècles, ont vainement tenté (par ce qu’il était nègre), de le réduire à l’état de bête, il faut qu’il les oblige à le reconnaître pour un homme. Un juif blanc parmi les blancs, peut nier qu’il soit juif, se déclarer un homme parmi les hommes. Le nègre ne peut nier qu’il soit nègre, il est noir. Insulté, asservi, il se redresse, il ramasse le mot, « singe » qu’on lui a jeté comme une pierre, et se revendique comme noir face au blanc dans la fierté ».*

**Circonstances de l’émergence de la négritude**

Pour asseoir une révolution efficace, les africains devaient d’abord se débarrasser de leur vêtements d’emprunt (ceux de l’assimilation) et affirmer leur tête, c'est-à-dire, leur négritude. Cependant, la négritude même définie comme un l’ensemble des valeurs culturelles de l’Afrique noire, ne pouvait leur offrir que le début de la solution de leur problème, non la solution elle-même. Ils ne pouvaient plus retourner à la situation d’antan, à la négritude des sources. Ils étaient étudiants de Paris et du 20ème siècle dont une des réalités et certes l’éveil des consciences nationales, mais dont une autre, plus réelle encore, est l’indépendance des peuples et des continents.

Peut-être vraiment eux-mêmes, il leur fallait incarner la culture négro-africaine dans les réalités du 20ème s. pour que leur négritude fût, il leur fallait la débarrasser de ses scories (déchets), et l’insérer dans le mouvement solidaire du monde contemporain. Le mouvement avait été préparé dès 1920 par la négro renaissance américaine, première affirmation de l’identité culturelle d’un groupe noir important. Il se définit en s’opposant à la théorie coloniale dite « *de la table rase* », (la mission civilisatrice, justifiée par un discours raciste, élaborant le mythe du bon sauvage et la théorie de la table rase qui faisait des terres colonisées des lieux sans Culture et sans Histoire, qu’il convenait de sortir de la nuit de la sauvagerie.

Pour les colons, les terres et ressources naturelles sont largement disponibles et insuffisamment exploitées et mises en valeurs. D’où les théories de la table rase des terres vacantes et sans maitres), qui prétendaient justifier les apports de la civilisation occidentale en Afrique et l’assimilation des sociétés africaines. Léopold Sedar Senghor s’explique à ce sujet : « *Dans quelles circonstances avons- nous, Aimé Césaire et moi, lancé dans les années 1933-1935 le mot de « négritude » ? Nous étions alors plongés, avec quelques autres étudiants noirs, dans une sorte de désespoir panique. L’horizon était bouché. Nulle réforme en perspective, et les colonisateurs légitimaient notre dépendance politique et économique par la théorie de la table rase. Nous n’avions, estimaient –ils, rien inventé, rien créé, rien écrit, ni sculpté ni peint ni chanté…* »

L’apport des ethnologues européens, dès le premier tiers du siècle, concernant la théorie de table rase a été de la combattre. Le premier, Frobenius qui déclare que les africains sont : « *civilisés jusqu’à la moelle des os* », « *l’idée du nègre barbare, ajoute t-il, est une invention européenne* ». Senghor reconnait bien cette idée : *« c’est à paris qu’à la suite des ethnologues, nous redécouvrîmes la négritude, c'est-à-dire les valeurs culturelles de la civilisation négro-africaine »*. Théodore Monod, suivant l’idée de Senghor, affirme dans la préface de *Karim* d’Ousmane Socé (1936) : *« le noir n’est pas un homme sans passé, il n’est pas tombé d’un arbre avant-hier. L’Afrique est littéralement pourrie de vestiges préhistoriques et certains se demandent même depuis peu si elle n’aurait pas, contrairement à l’opinion courante vu naitre l’homme proprement dit… »*

**Quelques appellations de la littérature africaine**

Faire l’histoire de la littérature africaine, c’est remonter le temps, c’est revisiter son passé afin de faire ressortir ses caractéristiques et suivre son évolution de sa naissance jusqu’à nos jours. Faire l’histoire de cette littérature, c’est étudier ses filiations, ses apparentements, ses écoles et ses écrivains qui s’influencent et qui s’opposent. Née de l’exotisme romantique puis colonial qui ont pris réellement forme au XIXe siècle, la littérature africaine va connaitre dès lors plusieurs mouvements caractérisés par des événements politiques, sociaux et culturels d’où le foisonnement de son histoire et la naissance de plusieurs appellations.

Ainsi l’année 1903 avait été aux Etats-Unis le point de départ de la prise de conscience des noirs. William Edward Burghardt DU BOIS publie *Ames noires*- œuvre dénonçant la situation scandaleuse faite aux noirs- qui marque la naissance de la Negro-renaissance aux Etats-Unis. Dans *Ames noires,* DU BOIS écrit : « ***Je suis nègre et je me glorifie de ce nom ; je suis fier du sang noir qui coule dans mes veines.*** *»* Dès lors la littérature africaine sera étiquetée par l’appellation ***littérature négro-africaine*** grâce au mouvement de la negro-renaissance. C’est un mouvement né à Harlem (quartier américain). Cette renaissance nègre qui s’est manifestée à travers *Black soul* de W.E.B DU BOIS, en 1903, dénonce la situation scandaleuse faite aux Noirs. Accompagné d’hommes de culture comme Langston HUGUES, Countee CULLEN, Claude MAC KAY, ils luttèrent contre le racisme, l’oppression, l’injustice ; ils affirmèrent la spécificité des cultures noires dans leurs écrits. Le Jamaïcain Claude MAC KAY publia *Banjo* en 1928 dans lequel il condamne le racisme et l’aliénation du noir. Langston HUGUES publia en 1926 *Weary blues.* Il a beaucoup influencé les écrivains noirs de France. Ses poèmes traduisent les ennuis, la solitude, la faim et le chagrin des noirs. Le docteur Haïtien Jean PRICE, dans son œuvre intitulée *Ainsi parla l’oncle Sam* essaye de recenser tous les problèmes causés à la culture noire. Avec certains intellectuels Haïtiens, PRICE, dès les années 1920 revalorisent la tradition noire. PRICE aboutit au fait que l’héritage ancestral de son île est pour les 8/10 un don de l’Afrique.

Mais cette appellation ne fera pas long feu car tous les textes s’accordent aujourd’hui sur le fait que la littérature africaine est née véritablement avec *Batouala* de René MARAN en 1921.

A partir de cette date, l’appellation devient ***littérature africaine*** jusqu’aux années 1930, où les étudiants martiniquais, haïtiens et africains vont se retrouver et former *le Paris nègre*. On cesse d’être Sénégalais, Soudanais, Guinéen, Martiniquais, Guyanais pour être tout simplement africain : c’est la naissance du mouvement de la Négritude avec **Aimé CESAIRE** (1913-2008), **Léopold Sedar SENGHOR** (1906-2001), **Léon Gontran DAMAS** (1912-1978), qui prône l’affirmation de la race noire et la revalorisation des valeurs nègres. Cette littérature négro-africaine sera au fil des années divisée en quatre grands blocs. Ainsi on aura **la littérature négro-africaine d’expression française** pour les pays qui ont la langue française en partage, **la littérature négro-africaine d’expression anglaise** pour les pays colonisés par les Anglais, **la littérature négro-africaine d’expression lusophone** pour les colonisés du Portugal.

Ces différentes appellations se situent dans le contexte socio-historique des années 50 marquées par le sceau de la colonisation et des années 60-70 marquées par le vent des indépendances qui souffle sur le continent. Par ailleurs, nous remarquons donc que la langue du colonisateur a joué un rôle prépondérant dans la naissance de ces appellations. Plusieurs années après, les critiques africains vont remettre en cause ces différentes appellations, qui, selon eux relèvent du néocolonialisme. Ces hommes de lettres vont revendiquer leurs identités culturelles à travers plusieurs écrits : on assiste donc à la naissance des ***littératures nationales***. Dès lors, chaque pays africain a sa littérature selon ses réalités et ses modes de penser (littérature burkinabè, littérature congolaise, littérature marocaine, littérature sud-africaine…).

Pour Léopold Sedar SENGHOR, **«** *la littérature est un instrument efficace de libération mais aussi une arme décisive contre l’abâtardissement, la barbarie et l’anarchie culturelle imposée aux Africains à travers d’une part l’esclavage aux conséquences fâcheuses et la colonisation, véritable exploitation, spoliation, mains basses d’autre part.* ***»*** Dès lors, la littérature est l’ensemble des œuvres écrites ou orales qui dépassent le cadre de la simple communication des échanges de messages pour atteindre les valeurs morales et celles socio-africaines. La littérature nègre est tout simplement l’expression de sa vision du monde.

**La Négritude et ses définitions**

On pourrait définir la négritude [manière de s’exprimer du nègre, caractère nègre, le monde nègre, la civilisation nègre]. Césaire, Senghor et Damas, ne se considèrent pas comme les fondateurs, mais les premiers défenseurs de la Négritude en France. En fait, le premier jaillissement de la négritude dans les poèmes d’Aimé Césaire, dans le recueil du guyanais Léon Gontran Damas (Piments : 1937), dans les poèmes de L.S.Senghor, apparaissait comme la réaction de défense de jeune gens qui venaient de découvrir avec terreur le risque mortel que leur faisait courir le processus d’acculturation dans lequel ils étaient engagés. De ce point de vue, le courant de la négritude était plus spécifiquement propre à l’Afrique de tradition coloniale française, qui encourageait l’assimilation.

Avec ces premiers fruits d’un art authentique, les trois poètes fondaient officiellement un mouvement culturel qui n’a pas cessé de s’amplifier et dont ils sont devenus les classiques. En un langage original, ils définissaient l’être dans le monde de toute leur race, en même temps que leur manière personnelle de vivre la négritude.

* **Pour A. Césaire** : La négritude fut d’abord « *constatation d’un fait, révolte et prise en charge du destin de sa race ».*
* **Pour L. S. Senghor :** elle recouvre surtout *« le patrimoine culturel de l’Afrique noire, c'est-à-dire, l’esprit de sa civilisation ».*
* **Pour L. G. Damas :** elle consistera essentiellementà *« rejeter l’assimilation qui faussait sa spontanéité et à défendre sa qualité de nègre et de guyanais ».*

Loin de s’exclure, ces trois acceptations se complétaient parfaitement, se renforçaient, dans la mesure où les trois amis s’épaulaient dans une même action humaniste : revaloriser le nom, la personne et les valeurs du nègre. Lanostalgie de l’Afrique et l’évocation de ses cultures sont loin d’être absent chez A. Césaire et L. G. Damas, tandis que L.S. Senghor a lui aussi des moments de révolte et d’écœurement. La négritude, dès le début, formait ainsi un tout dont chacun ressentait plus vivement tel aspect ou tel autre, selon son tempérament, sa situation sociale, son pays d’origine. Ce mouvement est né de la rencontre entre Césaire, Senghor et Damas. Ces précurseurs affirmaient haut et fort la grandeur de l’histoire et de la civilisation noire face au monde occidental qui les avait jusque là dévalorisés. Ils se refusaient à l’existence d’une essence noire mais voulaient faire de leur identité nègre et de l’ensemble des valeurs culturelles du monde noir, une source de fierté.

Pour Césaire, il s’agissait de bâtir une nation et de fédérer un peuple, en rompant un silence collectif. Dans ses écrits, il abordait le thème du héros noir, du colonialisme, de l’émancipation, de la révolte, de l’Afrique et de la tyrannie. Voici une définition que Césaire en donne : « *La négritude est la simple reconnaissance du fait d’être noir, et l’acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture* ». Ce texte est d’autant plus intéressant que, dans sa brièveté, il contient deux définitions complémentaires du concept. La négritude a un double sens : subjectif et objectif

1. **Sens objectif de la « Négritude** » :

La Négritude est un fait : une culture. C’est l’ensemble des valeurs économiques, politiques, intellectuelles et morales, artistiques et sociales, non seulement des peuples d’Afrique noire, mais encore des minorités noires d’Amérique, voire d’Asie et d’Océanie. On parle des peuples d’Afrique noire qui bâtirent les civilisations, élaborèrent les arts qu’historiens, spécialistes des sciences humaines, critiques d’art découvrirent et commencèrent d’exalter au début du siècle. Pour ne pas insister sur les négro-américains, dont les ancêtres venaient d’Afrique, les anthropologues et sociologues ont souvent signalés des affinités de civilisation entre noirs d’Afrique, noirs d’Asie et noirs d’Océanie.

1. **Le sens Subjectif de «  La Négritude » :**

La négritude, c’est « l’acceptation de ce fait » de civilisation et sa projection, en perspective, dans l’histoire à continuer, dans la civilisation nègre à faire renaître et accomplir. C’est en somme la tâche que se sont fixés les militants de la négritude : assumer les valeurs de civilisation du monde noir, les actualiser et féconder, au besoin avec les apports étrangers, pour les vivre par soi-même et pour soi-même, mais aussi pour les faire vivre par et pour les autres, apportant ainsi la contribution des nègres nouveaux à la civilisation de l’universel.

Dans la littérature négro-africaine, nous distinguons les œuvres écrites en langues européennes et la littérature orale traditionnelle.

1. **La littérature orale**

Elle est la plus ancienne et la plus importante car pratiquée depuis des siècles. Elle se définit pour Gaston CANU**,** *« la littérature orale, par définition est une littérature parlée et non écrite.* ***»* [**In *Contes mossi actuels,* éditions IFAN, Dakar, 1969, p.327.]. Pour ENO BELINGA Samuel Martin, « *on peut définir la littérature orale comme, d’une part, l’usage esthétique du langage non écrit et, d’autre part l’ensemble des connaissances et des activités qui s’y rapportent.* ***»* [**In *La littérature orale africaine*, éditions Saint Paul, Paris, 1978, p.7.]. Pour le Pr.KAM Sié Alain de l’Université de Ouagadougou**,** *« la littérature africaine orale, parlée par essence, est l’ensemble de tout ce qui a été dit généralement de façon esthétique, conservé et transmis verbalement, par un peuple et qui touche la société entière dans tous ses aspects. ».* La littérature orale comprend les contes, les épopées, les mythes, les légendes, les chants, les textes sacrés, les proverbes, les devises, les devinettes, etc. Son domaine est vague et imprécis et nous assistons de nos jours à des débats qui portent sur l’élargissement du domaine de la littérature orale. Des chercheurs comme Maitre Titinga Fréderic PACERE (Burkina Faso) et Niangoura BOUAH (Côte d’Ivoire) sont pour des théories nouvelles sur le langage tambouriné : la bendrologie pour l’un et la drummologie pour l’autre.

**2- La littérature écrite**

Contrairement à la littérature orale, celle écrite est assez récente. Elle est tributaire de la colonisation car l’écriture, pratiquée de nos jours, est venue en Afrique avec la colonisation. La littérature négro-africaine démarre véritablement avec *Batouala,* véritable roman nègredu Guyanais René MARAN en 1921. Ce roman fut le certificat de baptême de la littérature nègre. Il va déclencher en France une vive polémique face à la réalité coloniale. Ce roman crée en France un énorme scandale parce qu’il dénonçait les exactions commises par l’administration française dans la colonie de l’Oubangui-Chari (actuelle Centrafrique). L’œuvre affirme la dignité de l’homme noir et obtient le Prix Goncourt la même année. Cependant son auteur fut révoqué de son poste de fonctionnaire colonial à Bangui. La réputation de *Batouala* gagna l’Amérique où il fut traduit et salué par les écrivains de la Négro-Renaissance. SENGHOR dira plus tard que *« c’est René MARAN, le premier à exprimer l’âme noire avec le style nègre en français. »*C’est la situation coloniale qui secrétera la naissance de la littérature. D’ores et déjà, elle sera dominée par la passion et l’idéologie : *« impossible de sortir de là* ***»***, affirmait Mongo BETI. Le contact de l’Afrique avec l’extérieur a été traumatisant. Celui-ci a eu comme impact :

\***L’esclavage** : plus de cent millions d’êtres déportés, des bras valides ravagés.

**\*La colonisation** : mains basses, exploitation, spoliation de l’Afrique

**\*L’école française** : génocide culturel**.**

A travers les écrits de ces premiers écrivains, nous constatons une dénonciation de la situation de l’homme noir et des humiliations qu’il subit. Il fallait donc affirmer la dignité de l’homme noir non plus en fonction de sa ressemblance avec le monde blanc mais en tant que noir. Cela constituera le leitmotiv de ce premier mouvement noir. Les étudiants noirs entiers, africains et malgaches se rencontrèrent à Paris autour des années 1930 pour mettre en place une stratégie indispensable à la lutte pour la reconquête de la dignité de l’homme noir : c’est le début de la Négritude.

Certains penseurs comme Frantz Fanon, des romanciers comme Sembène Ousmane et Mongo Béti en particulier, ont remis en cause le concept de négritude. Ils l’ont envisagé comme un phénomène historique, important mais dépassé, surtout après l’accès de certains pays africains à l’indépendance.

1. **Le manifeste de « Légitime défense »**

En 1932, à Paris, parait sois forme de manifeste une petite revue, légitime défense publiée par des étudiants antillais (martiniquais), dont le chef de fil : Etienne Léro. Cette revue a marqué de façon officielle le début de la littérature nègre d’expression française. Malheureusement, cette revue n’eut qu’un seul numéro, et bien qu’elle n’ait publié aucune œuvre littéraire (à part quelques poèmes de Léro), elle a servi de point de départ à la négritude. Légitime défense avait pourtant un programme littéraire et idéologique bien arrêté, mais des pressions gouvernementales, sur ses jeunes auteurs, ont suspendu pendant plusieurs mois, non seulement les bourses d’études, mais ont aussi la parution de la revue. Les parents, de ces jeunes étudiant, qui faisaient partie de cette bourgeoisie de couleur et que la revue dénonçait, leur ont supprimé les subsistances. Avec beaucoup de prévoyance, le Manifeste avait averti ses lecteurs : « cette petite revue, outil provisoire, s’il casse, nous saurons trouver d’autres instruments ».

Pour la première fois, on défendait, à travers cette revue, la personnalité antillaise que 300 ans d’esclavage et de colonisation avaient écrasée. Ainsi fut éveillée la conscience de jeunes antillais et africains qui se groupèrent sous la direction de L. S. Senghor (sénégalais), d’Aimé Césaire (martiniquais) et de L.G. Damas (guyanais), il y avait aussi les sénégalais Birapo-Diop et Ousmane Socé. La revue dénonçait de manière très dure la médiocrité de la littérature et poésie antillaises qui s’est stagnée dans une pure et pâle imitation du Parnasse français, qui même en France plus personne ne songeait à écrire comme les parnassiens qu’étaient Rimbaud, Verlaine…et les surréalistes avaient libéré la poésie de toutes les règles étroites qui l’emprisonnaient. La poésie de l’époque était affranchie de toutes les conventions et aux Antilles, on s’appliquait encore par conformisme à confectionner des vers à la manière de Leconte de Lisle.

Cette revue voulait montrer que la poésie antillaise était faite par une minorité bourgeoise assimilée : « l’antillais est bourré à craquer de culture blanche, de préjugés blancs… ». Ainsi, l’ancien esclave est ligoté par la peur d’être mal jugé par son maître qui est resté son modèle idéal. Donc, il se cautionne dans une imitation servile, se méfie des innovations. Légitime défense prêche la libération du style, la liberté de l’imagination et du tempérament nègre. Elle vante l’exemple des écrivains noirs- américains qui assument leur couleur, leur race et se font l’écho des aspirations de leur peuple opprimé ; en somme, ils ne font qu’assumer leur négritude. C’est au prix de cette sincérité et ce courage que l’antillais cessera d’être un pantin et qu’une poésie et une littérature vraiment antillaises et originales pourraient naître et voir le jour. Ils ont aussi dénoncé le travail des enfants antillais qui empêchait leur scolarisation, la dépossession des terres antillaises : le ¾ de ces terres appartenait aux français et la pauvreté qui sévissait avec force aux Antilles.

1. **Le journal de «  L’Etudiant Noir », Paris 1934-1940**

Le groupe d’Etienne Léro continue d’exister et de défendre les thèses exprimées dans la revue « Légitime défense », soit en réunion d’étudiants, soit à travers des articles publiés ailleurs. Ainsi s’éveille la conscience de plusieurs jeunes africains et antillais qui fondent en 1934 un journal « L’étudiant Noir », sous la direction de L. S. Senghor, de Césaire et de Damas auxquels vont se joindre l’antillais Léonard Sainville et les sénégalais Birapo Diop et Ousmane Socé. Ce journal allait leur permettre de propager les problèmes qui les préoccupaient ainsi que ceux de toute race noire. En effet, le premier mérite du journal était de réunir tous les étudiants noirs de Paris. Léon Gontran Damas illustre bien cette idée en disant : « L’étudiant noir…avait pour objectif la fin de la tribalisation, du système clanique en vigueur au quartier latin ! On cessait d’être un étudiant martiniquais, guadeloupéen, guyanais, africain, malgache pour n’être qu’un seul et même étudiant noir. Terminée la vie en vase clos ! Il s’agissait de rattacher les noirs à leur histoire, leurs traditions et leurs langues ».

Ce premier rassemblement des noirs de Paris n’était pas le seul objectif du journal. La prise de conscience des intérêts communs à tous les noirs quelle que soit leur origine, que ce journal opéra. Ce journal revendique la liberté créatrice du nègre en dehors de toute imitation occidentale par le retour aux sources africaines. L’Etudiant Noir et Légitime défense, dit Senghor, représentaient respectivement les deux tendances entre lesquelles se partageaient les étudiants. Mais, si les deux revues avaient subi les mêmes influences, elles se différenciaient pourtant en plusieurs points :

A)- Légitime défense soutenait que la révolution politique devait précéder la révolution culturelle, celle- ci ne devenant possible que si l’ont accomplissait un changement politique radical.

B)- L’Etudiant Noir affirmait la priorité comme primauté du culturel, il avance que la politique n’était qu’un aspect de culture.

Le groupe de L’Etudiant Noir marquait un progrès sur celui de Légitime défense, en ce qu’il ne consentit jamais à suivre sans réserve les maîtres européens. Il prit réellement ses distances à l’égard des valeurs occidentales pour découvrir et réapprendre celles du monde négro-africain. C’est ainsi que fut menée une véritable révolution culturelle et que pris naissance « le mouvement de la négritude » qui n’était au départ que « le mouvement tendant à rattacher les noirs de nationalité et de statut français, à leur histoire, leurs traditions et aux langues exprimant leur âme », selon L. Damas. Senghor avait écrit : « Nos articles allaient tous dans ce sens. Naturellement, Césaire menait la lutte, avant tout contre l’assimilation des Antillais. Pour moi, je visais surtout à analyser et à exalter les valeurs traditionnelles de l’Afrique noire ». Ce groupe de L’Etudiant Noir avait une influence déterminante sur les intellectuels tant africains qu’Antillais qui venaient en France. On leur doit les premières grandes œuvres de la littérature négro-africaine de langue française et on peut les considérer comme les fondateurs du mouvement de la négritude qui est pour beaucoup dans l’émancipation tant politique que culturelle de l’Afrique francophone.

**Les objectifs de L’Etudiant Noir**

L’Etudiant Noir prenait ses distances à l’égard des valeurs occidentales, même les plus révolutionnaires pour essayer de retrouver les valeurs de la négritude. C’est en ce sens qu’il prônait une révolution culturelle préalable. La foi dans les valeurs de la négritude était la condition pour l’obtention d’une indépendance politique. D’ailleurs, tous les articles de cette revue allaient dans ce sens. Césaire menait la lutte, avant tout, contre l’assimilation des Antilles, Senghor, visait surtout à analyser et à exalter les valeurs traditionnelles de l’Afrique noire. Le groupe de L’Etudiant Noir utilise les valeurs contemporaines de l’Occident en y choisissant seulement ce qui était susceptible de promouvoir la dignité des peuples noirs.

Le surréalisme était considéré par L’Etudiant Noir comme « une école et un maître » : « Nous acceptons le surréalisme comme moyen, mais non comme une fin. Comme un allié et non comme un maître. Nous voulions bien nous inspirer du surréalisme, mais uniquement parce que l’écriture surréaliste retrouvait la parole négro-africaine ». Senghor, Césaire, Damas furent principalement touchés par l’esprit révolutionnaire du surréalisme que par sa méthode et aussi par les traits communs qu’il présentait avec l’art et la poésie nègre.

Ce groupe s’intéressa vivement à la poésie africaine traditionnelle : Senghor, par exemple, avait traduit en français des poèmes Sérères (langue de la tribu du même nom dont est issu Senghor). Birapo Diop avait transcrit les contes d’Amadou Kourouma (griot de son village), L. Damas et Césaire, de leur côté, avaient découvert la richesse d’une littérature non occidentale qui charmait leur imagination et épousait le rythme de leur sensibilité. Senghor affirme qu’il avait été marqué par cette littérature de son pays que par celle de la France, il affirme : « La vérité est que j’ai surtout lu, plus exactement écouté, transcrit et commenté des poèmes négro-africains. Et les Antilles qui les ignoraient, les retrouvaient naturellement en descendant en eux- même. Si l’ont veut nous trouver des maîtres, il serait plus sage de les chercher du côté de l’Afrique.

1. **La revue « Présence Africaine », paris- Dakar 1974**

La seconde guerre mondiale (1939-1945) va interrompre la parution de « L’Etudiant Noir », mais n’interrompe pas l’activité des étudiants noirs. L’équipe était pour un certain temps disloquée :

* Captivité de Senghor rappelé au front comme tirailleur.
* Départ de Césaire pour la Martinique où il allait fonder la revue « Tropique » qui allait rayonner sur toutes les Antilles françaises jusqu’à Haïti et au Venezuela et former Frantz- Fanon, René Depestre….
* La réalité et le silence de damas qui avait eu des ennuis politiques.

Mais le groupe parisien se reforma autour du Sénégalais Alioune Diop, et s’augmenta de personnalités comme les guadeloupéens : Paul Niger et Guy Tirolien, de l’ivoirien Bernard Dadié, du Malgache Rabemanjara…c’était le noyau qui allait donner naissance à la revue « Présence Africaine ». En décembre 1947 paraissait simultanément à Dakar et à paris le premier numéro de cette revue qui allait rapidement devenir l’organe du monde noir en France et tend aujourd’hui à l’être dans l’Afrique toute entière. Elle sera éditée dans une maison d’édition « Homonyme » qui a publié une part importante de la nouvelle littérature africaine. Elle était patronnée par de grands intellectuels français tels André Gide, Jean Paul Sartre…et par quatre écrivains noirs ayant déjà acquis une certaine renommée : L.S. Senghor, A. Césaire, l’américain R. Wright et le dahoméen Paul Hazoumé (du Dahomey aujourd hui le Bénin). De plus, cette revue organisa deux mémorables congrès des écrivains et artistes noirs, d’abord à Paris dans la Sorbonne (1956), puis à Rome en 1959. Le festival mondial des arts nègres à Dakar en 1966 avait marqué l’apogée du mouvement né de la négritude.

**Spécificités de la revue « Présence Africaine ».**

Alioune Diop définissait le projet de cette revue, en spécifiant qu’elle ne se plaçait sous l’égide d’aucune idéologie philosophique ou politique. Cette originalité africaine était envisagée sous son aspect culturel et devait être révélée dans la revue des textes littéraires d’africains et des études sur la civilisation noires. Les textes de cette revue dénonçaient la ségrégation, la brutalité des blancs américains ou bien sur le mode ironique, le ridicule des mulâtres sénégalaises singeant les parisiennes. Alioune Diop dirige toutes les préoccupations de la revue vers l’Afrique noire, alors que les anciennes revues étaient centrées sur les Antilles. Il dénonce les carences des africains et ses réflexions étaient un appel à tous les intellectuels d’Afrique, pour qu’ils s’emparent des moyens dont l’Europe dispose pour affirmer leur existence, car le monde moderne dit-il : « Le noir brille par son absence dans l’élaboration de la cité moderne, pourra, peu à peu, signifier sa présence en contribuant à la recréation d’un humanisme à la vraie mesure de l’homme…car il est certain qu’on ne saurait atteindre à l’universalisme authentique si, dans sa formation, n’interviennent que des subjectivités européennes. Le monde de demain sera bâti sur tous les hommes ».

Beaucoup d’articles dénoncent les préjudices moraux dont l’occident est responsable, parmi eux, ceux de Pierre Naville qui dit : « l’instruction, l’éducation, la culture, les formes diverses de la vie artistique, tout cela ne serait que vains mots, si on ne possédait pas ce qui en fait la base indispensable, une vie économique et sociale d’où soient bannis l’esclavage et l’exploitation. Il est donc évident qui n’est pas possible de séparer la culture intellectuelle de ses conditions sociales ». En revanche, J.P. Sartre, va brutalement au cœur du problème en disant : « nous ignorant la condition réelle des noirs en Afrique et cela nous permet d’avoir bonne conscience. Chaque poignée de main que nous donnons ici à un noir efface toutes les violences que nous avons commises là – bas. Nous traitons ici les noirs en étrangers et là-bas en indigènes qu’il est scandaleux de fréquenter ».

**Surréalisme et Communisme dans l’émergence de la littérature Négro-africaine**

Dans l’étude de la littérature négro-africaine émergent deux notions principales : le surréalisme et le communisme qui ont participé d’une manière active à l’épanouissement de cette littérature. Ces deux mouvements sont considérés comme « armes nouvelles » fournies par l’Occident au lendemain de la première guerre mondiale laquelle amène en Europe de jeunes africains qui vont causer un mouvement de curiosité du monde noir. Le monde noir, à travers trois genres littéraires (poésie, roman et théâtre), exprime pleinement ses ambitions, ses souhaits et ses revendications grâce au mouvement de la négritude dont le précurseur est « L’esclave », roman de Félix Conchéro, publié à Paris en 1929.

**Première guerre mondiale**

**Contact direct entre**

**S’exprimer Africains/ Européens**

**Poésie Roman Théâtre**

**Négritude Surréalisme/ Communisme**

Ainsi, négritude, surréalisme et communisme composent les éléments fondamentaux d’une triade qui donne à la littérature négro-africaine d’expression française son dynamisme et son originalité. Des romanciers noirs ont été inspirés par des auteurs blancs dénonçant la misère noire (Ernest Hemingway, William Faulkner, Boris Vian….)

**Triade**

**Négritude – Surréalisme - Communisme**

**Expression dynamique, originale et libre de la pensée négro-africaine**

La négritude réalise la réhabilitation du nègre par le biais de la poésie surtout ce qui pousse un écrivain nègre à dire : *« (…) La négritude, c’est notre vie, la traduction parfaite de notre présence sur terre. Sans elle, nous n’existons plus »*. Ce que Césaire confirme, par ailleurs : *« Je pousserai d’une telle raideur, le grand cri nègre que les assises du monde en seront ébranlées »*. Pour Senghor, la grandeur de la négritude réside dans l’espoir d’une réconciliation universelle des races, si bien que la solidarité des noirs n’est pas en fonction de leur peau mais bien de la culture de la communauté et de l’histoire. Ainsi, la négritude compose la prise de conscience qui permet l’insertion de l’Afrique dans le monde au moyen de l’engagement littéraire d’abord et de la lutte politique ensuite.

**Négritude**

**Prise de conscience**

**Insertion de l’Afrique dans le monde**

**A travers**

**L’engagement littéraire la lutte politique**

**Exposition de l’art Africain à travers Source d’inspiration du surréalisme « Les sculptures en Europe »**

**Importance de sensibilité Valorisation des peuples primitifs**

**et de l’imagination**

**Engagement des auteurs africains**

**A travers**

**Communisme Surréalisme**

**Politique Idéologique Artistique Littéraire**

**Poésie et les grands poètes noirs**

C’est entre 1937 et 1948 que vont éclore les premières grandes œuvres de la littérature négro-africaine, et ce seront les recueils poétiques qui vont avoir une grande renommés. Cette première génération de littéraires négro-africains était une génération de poètes. La poésie est le genre littéraire premier de toute littérature naissante. Le poème traduit mieux que toute autre forme la révolte et la passion vécues au plus haut degré par ces jeunes poètes dans le contexte historique que nous connaissons. Ces jeunes poètes à travers leurs études en France étaient nourris de culture occidentale. L’on reconnait les liens entre le mouvement surréaliste et la naissance de cette nouvelle poésie. En effet, de nombreux contacts eurent lieu entre certains surréalistes André Breton, Philippe Soupault, robert Desnos et des intellectuels noirs.

M. Chevrier explique dans son ouvrage *Littérature Nègre*, que *« même s’ils n’ont pas été aussi directement influencés par Breton et Desnos qu’on le dit, les poètes de la négritude ont néanmoins baigné dans le climat intellectuel de l’époque, il est naturel qu’ils en aient été imprégnés fût- ce à leur insu ».* Par ses techniques d’écriture, la poésie de la négritude s’inscrit dans le grand mouvement de révolution poétique qui, depuis Rimbaud, Claudel, à travers le surréalisme, a bouleversé les formes traditionnelles de la poésie française. C’est qu’avoue Senghor : « *Nous voulions bien nous inspirer du surréalisme, mais uniquement parce que l’écriture surréaliste retrouvait la parole négro-africaine* ».

Cet apport poétique contemporain ne doit pas faire oublier que cette nouvelle forme d’expression plonge ses racines dans la tradition ancestrale enfouie dans l’inconscient de chacun, où se retrouvaient intactes les chants et les mots de l’Afrique traditionnelle. Senghor l’affirme hautement : « *puisqu’il faut m’expliquer sur mes poèmes, je confesserai encore que presque tous les êtres et les choses qu’ils évoquent sont de mon canton…Il m’a donc suffi de nommer les choses, les éléments de mon univers enfantin pour prophétiser ma cité de demain qui renaîtra des cendres de l’ancienne, ce qui est la mission du poète ».*

**\*Léopold Sedar Senghor**

Né le 09 octobre 1906 à Joal, petite oasis côtière fondée par les portugais au 15ème siècle et située à une centaine de kilomètres de Dakar, capitale du Sénégal. Il appartient à une famille de commerçant aisés et propriétaires terriens. Il connait une enfance buissonnière, ces premières années de vie en liberté vont lui permettre d’établir des liens étroits avec le terroir africain où il se partage entre vagabondages dans la brousse toute proche et les veillées villageoises au cours desquelles, il se montre déjà très attentif aux dires des anciens et des sages. A l’âge de 17 ans, sa famille manifeste le désir de refreiner sa liberté et l’envoie à la mission catholique où il devient élève et aura l’occasion d’apprendre à servir la messe.

Puis, on l’envoie au collège Liebermann à Dakar où il manifeste un goût passionné pour les études et se révèle un lecteur infatigable. Reçu bachelier en 1928, il s’embarque alors pour l’Europe, muni d’une demi-bourse. Il découvre Paris où il devient élève au lycée Louis Le Grand. Senghor y confirme d’éminentes qualités intellectuelles qui le menèrent jusqu’à l’agrégation de grammaire passée avec succès en 1935. Il enseignera pendant deux ans au lycée Descartes puis sera nommé à Marcelin Berthelot en 1938. Mais, ces années fécondes que voient le triomphe du bachelier sont aussi dévolues à l’amitié, celle de Aimé Césaire en particulier et à la prise de conscience de ce que Senghor et ses amis co-fondateurs de l’Etudiant noir vont bientôt appeler la Négritude.

Le professeur qu’est Senghor mesure chaque jour davantage l’écart qui se creuse entre une Europe malade et divisée contre elle-même et une Afrique à laquelle il demeure malgré ses apparences d’assimilé inconditionnellement fidèle. Après sa participation à la seconde guerre mondiale, l’année 45 est décisive puisqu’elle manifeste la double entrée de Senghor en poésie et en politique avec d’une part, son élection à l’assemblée constituante en qualité de député au Sénégal et d’autre part, la parution de son premier recueil poétique  « *Chants d’ombre* ». Pendant longtemps cette double vocation ne se démentie pas puisqu’il publiera « *Hosties noires »* et « *Ethiopiques*» et devient un homme du cabinet et ministre avant de se hisser en 1960 à la présidence de l’état sénégalais nouvellement indépendant. En accédant aux plus hautes fonctions et responsabilités administratives et politiques, il a semblé renoncer à la poésie pour se consacrer à son projet de négritude récemment repris en charge sous le nom de francophonie.

On a beaucoup reproché à Senghor d’avoir contracté avec la France « un mariage d’amour » qui fera de lui « un métis culturel ». Même si son biographe Armand Guibert affirme : «  s’il unit dans une commune admiration Claudel et les griots de son pays, Saint John Perse et les américains, c’est qu’il a une conception œcuménique (universelle) de l’homme et qu’il entend ne laisser aucune richesse tomber en déshérence. De même qu’il a toujours su en politique se maintenir à la crête de la vague, c’est au faite de sa double culture qu’il s’est haussé et qu’il se tient » (*Léopold Senghor par lui-même*, p.104.).

**La Poésie de Senghor**

La poésie de Senghor peut surprendre et même irriter mais elle s’enracine profondément dans son royaume d’enfance. On le verra dans le poème de Joal où le retour de l’enfant prodige. L’auteur y chante la grande maison de son enfance, la joie païenne des fêtes traditionnelles et l’harmonie d’une société patriarcale qui reconnait pour valeurs essentielles l’honneur et le mépris de l’argent. Le pèlerinage aux sources ancestrales a pour fonction de rattacher Senghor à un continent bien réel. Senghor s’interdit de donner libre cours à sa « *réserve de haine* » car il sait que son destin de poète et d’homme politique s’articule à la charnière des deux mondes et qu’il est, comme il l’a souvent répété lui – même, « *un métis culturel*». Dans ces conditions, on comprend mieux le projet de négritude, à la fois raison sociale et profession de soi qui entend promouvoir une nouvelle société dans laquelle viendrait se fondre harmonieusement les valeurs humaines les plus éminentes de l’Afrique et de l’Occident.

Mais ce faisant Senghor ne renie nullement ses origines « *Nous sommes les hommes de la danse dont les pieds reprennent vigueur en frappant le sol dur »* (*Chants d’Ombre*). Mais, on doit lui reconnaitre le mérite d’avoir été parmi les premiers à exprimer sous forme systématique la réalité ambigüe de l’Afrique contemporaine. Il est hors de doute que Senghor ait le sentiment d’être investi d’une mission non seulement à l’égard de son peuple, dont il veut être « dyale », c'est-à-dire griot, mais aussi à l’égard de l’Occident. Pour lui, la poésie ne se distingue guère de la prose et la musique et le rythme sont inhérents à son discours *« le nègre rappelle t-il, est d’un monde où la parole se fait spontanément rythme dès que l’homme est ému, rendu à lui-même, à son authenticité ».* Donc, sa poésie conjugue le verbe à la musique et au rythme *« je persiste à penser que le poème n’est accompli que s’il se fait chant, parole et musique en même temps ».*

Comme Senghor est le produit d’une culture occidentale, on retrouve dans son œuvre la marque des surréalistes, de Claudel, de Saint John Perse, mais il se défend en disant *« et puisqu’il faut m’expliquer sur mes poèmes, je confesserai que presque tous les êtres et les choses qu’ils évoquent sont de mon canton : quelques villages sérères perdus parmi…les bois, les bolongs et les champs. Il me suffit de les nommer pour revivre le royaume d’enfance et le lecteur avec moi, je l’espère «  à travers les forêts symboles » ».*

\***Aimé Césaire**

Fils d’un petit fonctionnaire de Basse Pointe, Aimé Césaire est né en Martinique le 25 juin 1913. Au lycée, il rencontre Léon Damas, puis à Paris, à l’école normale supérieure, il se lie d’amitié avec Senghor. Il est l’un des grands animateurs du journal *L’Etudiant Noir* qui donna naissance à la Négritude. Avec le déclanchement de la seconde guerre mondiale, c’est le retour en Martinique et la publication de *Cahier d’un retour au pays natal*. Durant les années suivantes, Césaire enseigne au lycée de Fort- de France. En 1941, André Breton visite Césaire et découvre la revue *Tropiques*, fondée par Césaire et renforce la tendance surréaliste de la poésie de Césaire. De retour à Paris, Césaire publie en 1946 *Les Armes miraculeuses*. Lors de sa séparation avec le parti communiste, il donne d’importants essais historiques : *Lettres à Maurice Thorez ; Culture et colonisation*, (1956), *Toussaint Louverture* (1960). Viennent ensuite deux admirables recueils poétiques *Ferrements* (1960) et *Cadastre* (1961). Enfin, Césaire crée une trilogie théâtrale : *Et les chiens se taisaient* (1956), *La Tragédie du roi Christophe* (1963), *Une saison au Congo* (1967). En 1969, le poète joue *La Tempête*, une adaptation testamentaire de Shakespeare. Depuis plus de trente ans, il député de la Martinique et maire de Fort- de France.

Le cri du nègre lancé par Césaire dans *Cahier d’un retour au pays natal* apporte un monde d’ouverture nouveau aux autres, « le monde africain » jusque là considéré comme un monde sauvage et barbare. André Breton, pape du surréalisme appelle à la liberté, à l’ouverture, à l’imaginaire fut ensorcelé par la Martinique et fut éclairé par la poésie de Césaire qu’il considère comme explosive, considérant Césaire comme catalyseur dans son travail. Les phrases célèbres de Césaire sont : « *Terre muette et Stérile, c’est la notre »,* parlant de l’Afrique. « *La lèpre hideuse des contrefaçons* », parlant de l’Europe.

***Présence Africaine* et la naissance des formes romanesques**

La revue *Présence Africaine* se prolongera par une maison d’édition « homonyme » qui va publier une part importante de la nouvelle littérature africaine, composé en grande majorité de romans. C’est après 1950 que se révèlent les premiers romanciers. Pour eux, le roman était le genre le plus apte à peindre les transformations de la nouvelle société africaine qui était en train de s’édifier à la veille des indépendances. Le roman sera le reflet des phénomènes sociaux. Un roman comme *L’enfant noir* de Camara Laye, édité dans la revue *Présence Africaine*, fut vivement critiqué en 1954, au prétexte qu’il proposait de l’Afrique une image trop « *belle, paisible et maternelle* ». On attendait une dénonciation de la situation coloniale et non une évocation de souvenirs d’enfance villageoise. Entre 1953 à 1963, le roman africain s’est imposé par une production abondante et originale. On privilégiait les formes romanesques qui permettaient une quête sur l’identité : roman historique, roman de critique coloniale ou d’exaltation de l’Afrique nouvelle.

**1-Le roman autobiographique**

Cette forme relate toujours un même cheminement : le passage douloureux d’un monde à un autre, du sacré au rationnel, du collectif à l’individuel, de la paix spirituelle à l’inquiétude. Parmi les premiers romans autobiographiques africains, nous citerons *L’enfant noir* de Camara Laye. C’est un auteur né en Guinée en 1928, il fit des études techniques au lycée de Conakry, puis d’ingénieur au conservatoire national des Arts et Métiers en France. Il servit dans la diplomatie puis au ministère de l’information de la république de Guinée. Il publia en 1953 son roman le plus célèbre : *L’enfant noir*, l’année suivante, *Le regard du roi*; puis en 1966, la suite de *L’enfant noir : Dramouss.* Ce récit autobiographique raconte l’enfance et la vie d’écolier d’un fils de forgeron guinéen. Avec beaucoup de spontanéité, l’auteur évoque la vie traditionnelle de la brousse, ses coutumes.

Lors de sa parution, beaucoup se sont demandés si cette fresque africaine était simplement la vision idyllique des traditions de l’Afrique ou une critique sous- jacente de la rencontre avec l’Occident. Même si ce roman est devenu célèbre, il ne représente pas toute la tendance du roman autobiographique africain. Citons en particulier *Climbié* et *un nègre a Paris en 1954* de l’ivoirien Bernard Dadié. On citera Aké Loba, également ivoirien qui parle de son expérience migratoire et exilique. En rentrant chez lui, il écrit son premier roman en 1959, *Kocoumbo, l’étudiant noir.* *Le docker noir* en 1956 de Sembène Ousmane, *Mission terminée* de Mongo Béti en 1957, *Amkoullel l’enfant peul,* qui porte en sous- titre : *Mémoires* en 1991, de l’écrivain malien Amadou Hampâté Bâ où on retrouve une veine purement autobiographique.

**2-Le roman historique**

Le précurseur de cette forme fut Paul Hazoumé avec son œuvre *Le Doguicimi* en 1938, dans laquelle, il racontait des débuts vers (1820-1830) du roi Guézo d’Abomey dans l’actuel Bénin. Bien que le romancier ait manifesté l’intention d’opposer les cruautés païennes aux bienfaits apportés par le Christianisme, la force épique de son récit donnait une image exaltante de l’Afrique ancienne. Les premières formes du roman historique en Afrique prennent leur source des traditions orales développant un genre original : l’épopée ou la légende historique recueillie de la bouche des savants griots ou conteurs dépositaires de la parole traditionnelle, transcrite en français. Trois œuvres représentent un exemple de cette tendance : *Cette Afrique là* en 1963 de Jean Ikelle- Matiba, c’est une chronique de l’histoire coloniale du Cameroun, elle offre un intérêt documentaire considérable. Le narrateur confronté aux colonisations allemande et française montre sa préférence pour la première et dénonce les tares de la seconde, entre autre le libéralisme et la confiance excessive de l’administration envers ses subordonnés. C’est ce qu’Amadou Hampâté Ba a dévoilé dans *L’étrange destin de Wangrin*.

Le roman épique *Soundjata ou l’épopée mandingue* en 1960 de Djibril Tamsir Niane. Il s’agit, d’après son auteur, d’une transcription fidèle d’une très ancienne tradition orale recueillie de la bouche d’un griot malinké. Le héros légendaire de cette épopée est soundjata qui, après une enfance difficile et grâce à de prodigieux exploits fonde l’ancien empire mandingue. Quand on voit la popularité de Soundjata en Afrique occidentale, ce roman prend une couleur politique : la reconstruction d’empires africains, selon Liliane Kesteloot dans *L’épopée traditionnelle*, 1971.

L’un des premiers romans historiques africains ne fut pas écrit dans une langue européenne mais en langue sésotho[[1]](#footnote-2)par un romancier sud-africain Thomas Mofolo, dans *Chaka* en 1925. Il est membre d’une mission protestante. Il inaugure, à une époque où la littérature nègre écrite est tout juste naissante, des formes de langage et des procédés d’écriture directement issus de la tradition orale. D’autre part, il est à l’origine du mythe de Chaka (roi des zoulous) exploité ensuite par Senghor (Ethiopiques : « Chaka », poème dramatique à plusieurs voix, « aux martyres bantous de l’Afrique du Sud ») et par Seydou Badian dans une pièce de théâtre *La mort de Chaka*.

**3-Le roman d’éducation**

Il est la forme la plus développée du roman africain : racontant la formation d’un individu à travers les aventures et les épreuves qu’il affronte. Il prend souvent le ton de la confidence personnelle ou de l’autobiographie à peine transposée. Il oppose généralement deux mondes :

\*celui de l’Afrique traditionnelle, connue dans l’enfance au village ou dans le quartier natal, régi par une temporalité harmonieuse et homogène.

\*Celui du colonisateur, de la grande ville occidentalisée ou de l’Europe, soumis aux lois de la rupture et du discontinu.

**4-Le roman de Mœurs**

Moins engagé, le roman de mœurs s’interroge sur l’évolution de la morale sociale, dans le conflit entre tradition et modernité. Certains écrivains ont décrit la vie des mulâtresses, tel Abdoulaye Sadji dans *Nini* en 1947, *mulâtresse du Sénégal* en 1954 et *Maïmouna* en 1958. Maïmouna, devenue grâce à un concours beauté l’étoile de Dakar, veut s’émanciper des mœurs campagnardes. Elle sera la proie de la grande ville et de la convoitise des milieux parvenus de la haute société. Déçue, humiliée, malade, elle reprend le chemin de son village natal. D’autres posent le problème des mariages imposés comme Seydou Badian dans *Sous l’orage* en 1957. Karim, roman sénégalais d’Ousmane Socé publié en 1935. Dans ce roman, Socé montrait les difficultés d’un employé de commerce de Saint- Louis ; les malentendus entre Blancs et Noirs, et surtout les aventures sentimentales, sources de soucis financiers de ce jeune célibataire plongé dans la vie citadine.

1. Le sotho du Sud (ou **sésotho**) est une langue parlée en Afrique australe. C'est une langue bantoue, appartenant à la famille des langues nigéro-congolaises. [↑](#footnote-ref-2)